

TNS 90/91

La Caresse

Texte et mise en scène: Philippe Faure
Assistant à la mise en scène: Stanislas Foriel
Conception décor: Jean-Noël Duru
Réalisation décor: Espace et Compagnie
Costumes: Marie-Carmen Izquierdo
Lumière: Jean-Yves Laurendeau
Direction technique: Jean-Paul Blanchard

avec:

Fernand Berset - *Monsieur Maurice*
Joëlle Bruyas - *Lucie*
Marion Grimault - *Claire*
Catherine Mouchet - *Françoise*
Philippe Nesme - *Louis*

Coproduction: Compagnie de La Goutte / Comédie de Picardie,
avec le concours du Ministère de la Culture et la participation
de la Caisse Nationale de Prévoyance

Le Parterre
23 - 27 avril 1991

Une féerie dépouillée

Evidemment, ces quelques phrases de Jean Genet s'imposent, comme pour mieux répondre à l'urgence de *La Caresse*: «Toute représentation théâtrale est une féerie. La féerie dont je parle n'a pas besoin de miroirs, d'étoffes somptueuses, de meubles baroques. Elle est une voix qui se casse sur un mot – alors qu'elle devrait se casser sur un autre – mais il faut trouver le mot et la voix. La féerie est dans un geste qui n'est pas à sa place à cet instant.» *La Caresse* serait donc bel et bien une sorte de féerie décalée.

Dans un appartement vide et inhabité, dépouillé de toute réalité, Françoise – celle par qui le décalage va arriver – surprend tout le monde en évoquant l'un de ces «gestes déplacés», selon la définition de Genet. Il s'agit au départ, pour elle et pour Louis, simplement de visiter un appartement. De le louer ou pas.

Les caresses sont des gestes qui n'appartiennent pas au quotidien ni au grand jour mais au silence, à l'ombre, à l'intimité. Que cherche Françoise en les introduisant ici?

Peut-être cherche-t-elle à savoir si les caresses appartiennent à la mémoire! Elle pose la question doucement, avec une sorte d'entêtement fragile. C'est alors que d'une certaine manière, la féerie s'enclenche. A cause de ce geste provoqué, si peu à sa place à cet instant de la pièce et de l'action.

Ni miroirs. Ni étoffes somptueuses. Ni meubles baroques. Seulement un endroit presque abstrait, à inventer! (c'est ce que fera Françoise immédiatement). Un endroit, semble-t-il, déséquilibré une bonne fois pour toutes. Monsieur Maurice, un voisin peu ordinaire, décrètera à la fin une explication logique à ces trajectoires impossibles et anarchiques.

Sommes-nous dans la réalité? Claire, la meilleure amie de Françoise, pose plusieurs fois la question. On pourrait dire ici, comme Louis Jovet, que «l'irréel est plus total que le réel». On pourrait dire aussi que nous entrons là où tout se passe au bout des doigts. Là où la sincérité de Françoise est si grande qu'elle devient trop forte pour les autres. Seule Lucie acceptera d'en être le témoin vivant.

La Caresse est donc l'histoire d'une impossible transmission de pensée.

Où vont les caresses lorsqu'elles s'évanouissent sur la peau? Cette caresse-là frôle mon imagination depuis plusieurs années. De nombreuses versions de la pièce se sont succédé. Bizarrement, l'approche du geste lui-même demeurait périphérique. Les mots semblaient impuissants à entrer dans le vif du sujet. Comme mélancoliques.

Enfin le moment vint où je pus regarder la caresse en face – comme Lucie tentera de le faire à son tour. Il a suffi que Françoise demande à Louis: – «Caresse-moi» et que la situation soit favorable – donc décalée quelque part – pour que tout bascule et que l'évidence s'impose: ce geste-là est un geste à *haut risque*.

Soudain, l'écriture elle-même s'est dépouillée de toute nostalgie. Elle s'est installée dans une sorte d'équilibre entre l'audace et la pudeur. L'écriture «donne à voir» et «à sentir» les vertiges du décalage, sans esbrouffe, avec humilité, sans vouloir rien prouver. Alors, tous les risques sont permis.

Philippe Faure

Nos prochains spectacles:

Grande Salle

14 mai - 1^{er} juin 1991

Terres mortes (Bauern sterben), de Franz Xaver Kroetz, texte français et mise en scène Daniel Girard (création française à Strasbourg, une production du TNS).

Salle Hubert Gignoux

21-25 juin 1991

Francis, de Gérard Guillaumat, mise en scène Jean-Louis Martinelli (Théâtre de Lyon).